

Tcharykoff d'exprimer au Vatican ses remerciements pour " la réponse pleine de sympathie du Pape " et pour ses " dispositions profondément et sincèrement favorables envers la grande œuvre de l'apaisement général."

Tandis que se poursuivait, entre le Cabinet de Saint-Petersbourg et le Vatican, cet échange de marques de confiance qui étaient beaucoup plus que des courtoisies, une partie de la presse italienne commençait d'afficher des inquiétudes très vives. Elle demandait au gouvernement royal, elle demandait même à la Russie, si le czar continuerait, jusqu'au bout, de témoigner au souverain du Vatican des égards spéciaux : elle interprétait ces égards comme une sorte d'offense envers l'Italie, et s'alarmait à l'avance de la présence éventuelle d'un représentant du Pape à la Conférence, comme si cette présence eût été, pour l'édifice unitaire, le plus grave des périls. Supposer un seul moment que la solidité de cet édifice fût à la merci d'une telle éventualité, c'est ce que jamais on ne se serait permis à Saint-Petersbourg, de crainte de paraître impertinent. Mais il fallait bien se rendre à l'évidence, puisqu'un certain nombre d'organes du Quirinal multipliaient comme à plaisir cette supposition. Et la diplomatie accréditée près du Quirinal, non moins que celle accréditée près le Vatican, observait avec une curiosité stupéfaite ce déchaînement d'anxiétés. " Que ferait le Pape à la Conférence ? " La *Tribuna* et l'*Italia*, spécialement, s'évertuaient à soulever les voiles de ce redoutable avenir. On commençait par la raillerie, et l'on demandait si les gardes suisses et les gendarmes du Vatican seraient impliqués, eux aussi, dans les combinaisons tendant à la réduction des armements, si le Pape s'engagerait à ne point faire construire de torpilleurs, et s'il serait en mesure d'arrêter les foudres du ciel pour appliquer la décision qui proscrirait le lancement de projectiles du haut des aérostats. Mais ces plaisanteries avaient un terme : on ne tardait point à évoquer le nom de Cavour, et ce souvenir devenait un prétexte d'effroi.

C'est dans un Congrès à Paris, en 1856, que Cavour avait préparé l'unité italienne : il avait obtenu, par des artifices de génie, que l'Italie embryonnaire trouvât sur le tapis vert des diplomates une place et un rang qu'elle n'avait point encore atteints sur la carte de l'Europe ; et les regards décontenancés de M. de Buol, représentant de l'Autriche-Hongrie, avaient assisté, impuissants, aux savantes évolutions de Cavour. Nul doute qu'en 1899 Léon XIII voulut faire comme le grand homme d'état piémontais : son représentant à la Conférence de la Paix susciterait brusquement la question romaine, et, de même qu'une assemblée de diplomates, surprise par un ministre habile, avait commencé de faire l'Italie, de même une autre assemblée de diplomates, surprise par un prêtre, commencerait ou achèverait de la défaire. Il fallait bien prendre garde : la *Tribuna*, suppliante et menaçante, l'exigeait du Quirinal. Et c'est en vain que la *Perseveranza* et le *Popolo romano*, organes plus modérés et tout ensemble plus fiers, soustraits apparemment, l'un et l'autre, aux influences maçonniques, insistaient pour qu'on laissât entrer un délégué du Pape, et pour qu'en même temps on donnât ordre au

siècl
avai
tion
Sain
vê d
et q
était
mièr
augu
épre
M. V
1899
M. l'